

Sylvina Boissonnas

À PROPOS DE *UN FILM*

Le film, tout à fait autobiographique, met en scène une régression à la vie intra-utérine qui représente au moins trois états psychiques. Il y a celui suicidaire, consécutif, dans ma réalité du moment, à une désillusion amoureuse, dans lequel le conflit est reporté sur la première relation d'amour, la relation avec la mère. Ensuite il y a le thème du « ne pas être encore née » au niveau symbolique, c'est-à-dire ne pas encore savoir qui on est. Il y a enfin une séquence de « bonheur élationnel », de retrouvailles avec le corps maternel comme source de confiance, de jouissances, de vie. Si je ne veux pas que l'on voie ce film, c'est parce que je ne veux pas être fixée et réduite dans cette image de moi qui date d'un moment précis de lutte pour sortir de la dépression, alors que ma vie est faite de naissances et de maturations, tout particulièrement à partir de mon engagement au M.L.F. et de ma rencontre avec Antoinette Fouque. Des fantasmes de vie intra-utérine dans cette cuve à l'architecture ? Oui, tout habitat humain est un substitut de la première demeure ; le corps de la mère.

Une femme au fond d'une cuve cylindrique, semblable à un puits, vit des affects d'enfermement et d'engloutissement : noyade en position fœtale dans l'eau qui monte très lentement du fond d'une cuve et ensevelissement sous la terre qui tombe d'en haut. Les plans se succèdent et certains se répètent ; la femme marche en tournant en rond dans la cuve, elle est noyée, elle retourne en rond ; elle est ensevelie, elle est renoyée, elle retourne en rond... Dans la séquence de bonheur, la vie intra-utérine est revécue comme immersion bienheureuse et non plus mortifère, sous un soleil qui chauffe et

caresse, sensation magique de flotter sans effort. En dernière séquence, la femme tourne en rond ; il n'y a donc pas de direction temporelle qui porterait vers la mort ou la libération, mais l'expression d'états.

La cuve est une de celles qui servent au transport de liquides sur les camions, et que j'avais positionnée verticalement. La caméra était en plongée, axée sur le centre du fond de la cuve, ne bougeant pas de place. Filmé en cinémascope : dans le cadrage de départ, le cercle du fond de la cuve fait toute la hauteur du cadre, et les parois de la cuve s'étalent sur les larges côtés du format scope. Seuls quelques zooms de rapprochement sur la femme, très lents, modifient le cadre principal. En couleur, avec très peu de couleurs : cuve métallique noire, vêtements blancs, eau un peu verdâtre et terre claire. Prise de son, avec très peu de son : pas de parole, juste le bruit des pas et de la matière (métal, eau, terre). L'opérateur, Marc... n'aurait pas pu être meilleur.

Un film qui m'a bouleversée et sans la vision duquel je n'aurais pas fait le même film est *la Femme de sable*, années soixante, d'un Japonais dont le nom m'échappe mais que vous trouverez dans n'importe quelle encyclopédie de cinéma¹.

¹ *La Femme des sables* (1964), de Hiroshi Teshigahara [N.d.É.].

UN FILM, 1969, 35 mm, scope, couleur, 60 min.

R: Sylvina Boissonnas.

Ph: Armand Marco.

Int: Sylvina Boissonnas.